

« Aujourd'hui, l'existence même de l'Arménie est remise en question »



La romancière russe Narinai Abgaryan, d'origine arménienne, déplore le lâchage de l'Arménie par Moscou et l'indifférence de l'Occident face au coup de force des dictatures.

ENTRETIEN
ALAIN LALLEMAND

Ce 19 septembre, il n'aura fallu que quelques heures aux forces armées de l'Azerbaïdjan, avec l'aide de son allié turc, pour s'emparer du Haut-Karabakh (Artsakh, pour les Arméniens) et annexer 4.400 km² d'un territoire – l'équivalent de notre province de Luxembourg – peuplé à 99 % d'une population de langue arménienne et de confession chrétienne. Pour l'Arménie, c'est une tragédie et la guerre ne s'arrêtera peut-être pas là.

Hasard du calendrier, la romancière russe d'origine arménienne Narinai Abgaryan publiait le 21 septembre chez 10/18 un roman remarquable, *Dans mon cœur à jamais* (voir Les Livres du Soir du 14 octobre) racontant la vie d'une fillette arménienne dont la famille a traversé les pogroms du XX^e siècle. Cette fillette, c'est Narinai elle-même, qui s'est « trouvée plusieurs fois sous les frappes, à découvert », qui a « connu la famine, le froid, la pauvreté, la peur de la mort ». Installée à Moscou jusqu'en 2022 et l'invasion de l'Ukraine qui l'a convaincue de fuir la Russie, elle s'est établie en Allemagne, d'où elle a accepté de nous accorder cet entretien.

Dans le roman *Dans mon cœur à jamais*, le personnage central est dépositaire de tous les drames d'un siècle de pogroms...

Dans cette société patriarcale, chaque personne, chaque individu fait partie intégrante de la société, peu importe son âge. Dans le roman, l'enfant n'est pas une enfant des villes, elle est témoin d'événements tels que la vache qui met bas, les enterrements des ancêtres, elle voit comment on prépare le pain, com-

ment les gens tombent malades. Elle est plus proche de la nature, d'où cette pureté, cette naïveté, cette simplicité aussi dans le regard. L'enfant est à la fois grand et petit, adulte et enfant, on ne sait pas dans quel sens il se construit. Cela reflète aussi mon état d'âme, la manière dont je vois la vie : les enfants sont de petits adultes, ils sont plus perspicaces et plus miséricordieux que nous, mais nous autres, adultes, nous n'avons pas souvent le courage de l'admettre.

Cela veut dire que vous êtes/vous avez été cette petite fille ?

Oui, tout à fait. On peut dire que c'est un roman autobiographique. Chaque membre de la famille aurait décrit les événements de manière différente, et ici c'est mon interprétation lorsque j'étais petite fille.

On vit une époque où les Israéliens revivent leur Shoah, les Palestiniens leur Nakba, les Ukrainiens l'Holodomor. En Arménie en ce moment, tout le monde porte-t-il un peu de cette mémoire du siècle de pogroms qui vient de s'écouler ?

Il est certain qu'aujourd'hui, chacun de ces peuples vit une sorte de réveil des épisodes les plus tragiques, les plus monstrueux de son histoire. Cependant, il n'y a pas de vie sans mouvement. Nous devons tout faire pour apprendre à regarder vers l'avenir. Ce qui est intéressant à observer, c'est qu'on est en train de vivre une espèce de krach, de destruction de l'empire qu'était l'URSS. Naïvement, on pensait que ça s'était produit dans les années 1990, mais c'est pourtant maintenant qu'on se trouve à l'épicentre de cette catastrophe qu'est la destruction de l'URSS et ça concerne aussi bien l'Arménie que l'Ukraine.

Dans le même temps, nous vivons un autre type de krach, celui des illusions, des espoirs, des idéaux qu'on a pu avoir en Arménie de fraternité, égalité, liberté. C'est lié au fait que la nouvelle société qui a été construite était davantage basée sur la consommation de marchandises plutôt que sur la valorisation des connaissances. Les arrangements, les petits jeux, les accords qui ont pu avoir lieu avec les dictateurs ont eux aussi mené à ces tragédies qui, je pense, ne vont que se multiplier. Et cela ne fera que s'accroître tant que l'Occident ne prend pas ses responsabilités dans les crises qui se jouent un peu partout sur la planète.

Le jour où l'Azerbaïdjan a entamé le nettoyage militaire du Haut-Karabakh, la population d'Erevan s'est manifestée au siège du gouvernement arménien pour demander la démission de son Premier ministre. © PHOTOLURE.

Vous avez une déception vis-à-vis de l'Occident, spécifiquement vis-à-vis de l'Europe ?

Ce n'est pas une déception. Nous sommes simplement témoins de l'erreur qu'a été la politique menée par les pays occidentaux face aux dictatures. Ce n'est en aucun cas un jugement final. Il y a déjà eu, dans l'histoire de l'humanité, d'autres erreurs, et on a toujours tiré des leçons de ces tragédies. Ça a toujours été l'occasion de s'arrêter, de réfléchir, de changer. Ce qu'on vit pour l'instant sera, je l'espère, une incitation à la réflexion plus profonde, et que nous ne soyons pas cette dernière génération condamnée à vivre dans les horreurs et les tragédies.

Dans votre roman, on ne voit pas de haine. Est-ce un choix personnel, la volonté que ce roman n'alimente pas la haine ?

Mon pays est en état de guerre depuis plus de trente ans. Je me suis trouvée plusieurs fois sous les frappes, à découvert, j'ai connu la famine, le froid, la pauvreté, la peur de la mort. Quelle leçon en ai-je tirée ? La haine est l'un des sentiments humains les plus courants parce que cela ne demande aucun effort : il est si simple de haïr. C'est un sentiment omnivore et destructeur qui ne tolère pas les demi-mesures. Aimer, être compatissant, ne pas juger est beaucoup plus compliqué, car ces sentiments demandent un travail constant sur soi. Le plus grand défi pour un être humain est de rester humain : imparfait et faible, doutant et chancelant... toutefois, sincère. C'est ce que je prêche dans mes textes, cette sincérité et cette complexité de l'amour, car c'est là que je vois le sens et la possibilité d'une vie.

Vous avez habité Moscou, vous parlez russe. Quelle est encore la capacité des Moscovites à vous écouter lorsque vous parlez du Karabakh ?

Je n'habite plus Moscou depuis deux ans. Cela a été un malheur existentiel lorsque j'ai compris en 2020, quand l'Arménie a subi une défaite terrible face à l'Azerbaïdjan, que la Russie qui

était notre alliée nous a abandonnés. Je projetais déjà de partir. Lorsque la guerre avec l'Ukraine a éclaté, il est devenu impossible de rester à Moscou. Il était difficile de voir les yeux vides des gens, désespérés. Car quoi qu'on en dise en Occident, les Moscovites vivent cela comme une véritable tragédie. La guerre en Ukraine, c'est une très grande tragédie pour les Moscovites aussi, et ce serait très bien que vous puissiez l'écrire.

La ville de Moscou me manquait beaucoup, mais quand le dernier Arménien a quitté l'Artsakh, j'ai constaté que Moscou avait disparu de mon cœur, effacée, biffée. Par contre, je garde toute ma reconnaissance aux Moscovites, car les citoyens ne sont pas responsables des horreurs déclenchées par leurs dirigeants. Je continue à avoir beaucoup d'amis à Moscou, des gens qui m'aident, qui aident à réaliser des choses mais je ne peux pas en dire davantage, sauf à attirer sur eux le danger.

Quel serait votre plan de paix pour le Karabakh ?

Il existe un plan, que je trouve un peu fantasque, visant à créer une fédération de trois républiques du Caucase du Sud, une fédération qui nous permettrait un peu de résister. Mais je ne suis pas très optimiste, car je pense que l'existence même de l'Arménie et de la Géorgie est remise en question aujourd'hui.

Je ne vois qu'une seule plateforme capable de résoudre ce conflit et de garantir la paix dans cette région : ce sont les pays occidentaux. Lorsque vous êtes encerclé de régimes autoritaires, il est presque impossible de défendre non seulement votre liberté, mais également votre vie. J'espère qu'avec l'aide et sous le contrôle des Etats-Unis, de la France, de l'Allemagne et d'autres pays européens, nous pourrions conclure un traité de paix avec l'Azerbaïdjan, de restaurer nos frontières et de garantir à la population arménienne de l'Artsakh la sécurité sur leurs terres historiques.

Cet entretien en russe a été possible grâce aux talents d'éditrice et d'interprète de Marie Renault, fondatrice des éditions Macha Publishing, qui ont publié en grand format deux romans de Narinai Abgaryan, tous deux traduits par Ekaterina Cherezova : *Et du ciel tombèrent trois pommes*, et *Dans mon cœur à jamais*. Ces deux livres sont, depuis cette année, tous deux disponibles en format poche chez 10/18. Nous remercions Aurélie Dudoué, de 10/18, pour son intercession.



Aimer, être compatissant, ne pas juger est compliqué, car ces sentiments demandent un travail constant sur soi. Le plus grand défi pour un être humain est de rester humain : imparfait et faible, doutant et chancelant... toutefois, sincère

”



Et du ciel tombèrent trois pommes

NARINAI ABGARYAN, TRADUIT DU RUSSE PAR EKATERINA CHEREZOVA, Ed. 10/18, 360 p., 8,60 €



Dans mon cœur à jamais

NARINAI ABGARYAN, TRADUIT DU RUSSE PAR EKATERINA CHEREZOVA, Ed. 10/18, 384 p., 8,60 €